

J.W. Watt, *The Aristotelian Tradition in Syriac*, Routledge, London and New York, 2019 (Variorum Collected Studies Series), 203 pp.

Au cours des dernières décennies, John Watt s'est acquis une solide réputation comme spécialiste de la tradition philosophique chez les auteurs chrétiens de langue syriaque, au Proche-Orient, entre les VI^e et XIII^e siècles. En particulier, à l'encontre du courant de pensée représenté notamment par Dimitri Gutas et ses étudiants, qui tend à minorer le rôle des auteurs de langue syriaque dans la transmission de la philosophie grecque au monde arabe et dans l'efflorescence, sur la base de ces traductions, de la philosophie arabe, à l'âge d'or abbasside, il s'est attaché à mettre en évidence la part des lettrés de langue syriaque dans cet essor de la philosophie arabe, au moyen d'études précises, appuyées sur l'analyse minutieuse de textes anciens, historiographiques ou philosophiques, qu'ils fussent édités ou encore manuscrits.

Le présent recueil de textes regroupe quatorze de ses plus fameux articles sur le sujet, publiés dans diverses revues ou dans des recueils d'articles (mélanges ou autres) entre 2011 et 2016. Tous les articles ont été revus et les références bibliographies de chacun mises à jour.

Le point de vue adopté par l'auteur est principalement, non pas celui d'une histoire doctrinale fondée sur l'analyse philosophique des textes, mais celui d'une histoire des textes, de leurs traductions (du grec en syriaque ou en arabe ou du syriaque en arabe), de leur circulation dans les milieux syriaques ou arabes, en lien avec l'histoire des maîtres ou des écoles, monastiques principalement. La période temporelle couverte va des origines de la philosophie en syriaque, dans l'œuvre de Sergius de Reš'aina (mort en 536), jusqu'à la période dite de l'école philosophique de Bagdad aux X^e-XII^e siècles.

La démarche de l'auteur est en quelque sorte illustrée par l'article liminaire ("From Alexandria to Baghdad. Max Meyerhof revisited"), qui est une sorte de relecture 'critique', au sens d'une mise à jour, de l'article fondateur de Meyerhof, et qui caractérise la démarche générale de J. Watt (qui s'inscrit dans la ligne de son prédécesseur).

Les matières qui sont l'objet principal des textes et traités philosophiques pris en considération par l'auteur sont celles-là mêmes qui étaient l'objet d'études dans les écoles syriaques puis arabes, au premier rang desquelles se trouvait la logique, c'est-à-dire le corpus formé par l'*Organon* aristotélicien. L'auteur est toutefois attentif au contexte culturel général, dans lequel se situe l'enseignement de cette discipline, et il remarque par exemple qu'Aristote et Denys l'Aréopagyte furent intégrés dans un même *curriculum*, dans la tradition de la théologie néoplatonicienne, depuis l'époque de Sergius jusqu'à celle des aristotéliciens de Bagdad au XII^e siècle.

S'il reconnaît comme légitime, aux yeux de l'historien, la distinction entre deux périodes, l'une dite gréco-syriaque (jusqu'à la fin du VII^e siècle environ), l'autre syro-arabe, – distinction fondée notamment sur la prévalence des traductions gréco-syriaques d'abord, puis sur celle des traductions syro-arabes par la suite, l'auteur rejette avec raison toute discontinuité entre les deux périodes. Et il ressort de ses études que l'activité érudite et savante poursuivie au fameux monastère de Qenneshré (sur le Haut-Euphrate), au cours du VII^e siècle, a marqué une étape importante, voire un tournant, dans l'intégration de la culture philosophique (et, il faudrait sans doute ajouter, scientifique) dans la tradition d'étude en syriaque, dont les effets sont manifestes chez les maîtres syriaques et arabes dans la Bagdad du XII^e siècle.

A ce même propos, l'auteur revient à plusieurs reprises sur le récit (fameux dans l'érudition contemporaine), par lequel al-Fārābī décrit le transfert de l'enseignement, par des maîtres successifs, de la logique d'Alexandrie à Antioche, puis à Harran et enfin

à Bagdad. Sur ce récit se sont appuyés, en particulier, les érudits qui tendent à minimiser l'apport des savants syriaques à la constitution de la philosophie arabe dans l'école dite de Bagdad au XII^e siècle. On a depuis longtemps, maintenant, souligné les incohérences de ce récit et fait observer qu'il ne décrit nullement la réalité des faits. A le lire de près, on constate d'ailleurs que ce récit met indirectement en valeur le rôle des savants syriaques, qui sont représentés en majorité dans le texte.

Par leur regroupement, les textes réunis dans le présent volume fournissent une très solide vue d'ensemble de la tradition aristotélicienne en syriaque. Ajoutons que l'auteur s'est spécialisé dans l'étude de la tradition de la rhétorique, et que plusieurs études sont consacrées à cette partie de la tradition, et à certains de ses aspects, par exemple à la question connexe de la philosophie politique, et de son inspiration platonicienne. On notera aussi deux études consacrées à Thémistius ("Julian's *Letter to Themistius* – and Themistius' response?", "Themistius and Julian: their association in Syriac and Arabic tradition").

Chemin faisant, de nombreux sujets sont abordés, à propos desquels on trouvera de très utiles remarques ou pistes de réflexions (ou encore de recherches), que l'on ne peut mentionner ici, mais qui sont le produit de la grande culture de l'auteur, à propos de questions touchant aux traductions, à Hunayn ibn Ishāq et son cercle, aux controverses syriaques, au curriculum des études en syriaque, et bien d'autres thèmes concernant la relation entre philosophie grecque et culture syriaque jusqu'à l'époque abbasside.

Si l'on devait trouver à redire aux travaux réunis dans cet excellent volume, ce serait pour regretter que l'auteur n'ait pas porté plus d'attention parfois aux aspects non pas historiques de la tradition aristotélicienne en syriaque, mais aux aspects plus proprement philosophiques, voire à des points techniques. Pour nous faire comprendre, reprenons le cas fameux de l'*Organon* dit "tronqué", c'est-à-dire de l'*Organon*, dont aux premiers temps de la tradition syriaque on ne lisait et commentait que les *Catégories*, le *Peri Hermeneias*, et les *Premiers Analytiques* jusqu'à la fin de la syllogistique catégorique (livre I, chapitre 7), le tout précédé de l'*Isagoge* de Porphyre. Comment justifier ce choix? Nous avons proposé de l'expliquer par la lecture réaliste (*in re*, selon l'expression latine médiévale) faite des traités d'Aristote par les auteurs syriaques¹ (et pas seulement par eux). Que cette proposition soit ou non recevable, elle est un exemple, nous semble-t-il, du genre de question que l'on peut se poser à propos des textes qui nous sont conservés de la tradition syriaque, et dont l'auteur retrace magnifiquement l'histoire dans ses divers articles.

Henri Hugonnard-Roche

¹ Nous nous permettons de renvoyer, sur ce sujet, à notre article: "Le corpus logique en syriaque au VI^e siècle: logique et ontologie", in E. Fiori - H. Hugonnard-Roche (eds.), *La philosophie en syriaque*, Geuthner, Paris 2019 (Études syriaques, 16), pp. 231-5.